

Mais l'œuvre écrite, si considérable soit-il, n'est pas seul à garantir la survie d'un maître. Les vrais maîtres, a dit Joseph Calmette dans l'un de ses derniers ouvrages, les vrais maîtres ont de bons disciples¹. Parmi les générations de disciples que laisse la vie presque centenaire d'Émile Mâle, il se rencontre nécessairement plus d'un Bourguignon. Sous cet angle encore, le vieil apanage capétien lui demeure tributaire. Sans doute, au regard de la génération actuelle, positive et pressée, l'iconographie chrétienne, le savoir détaillé des images, dans leur sens, dans leur esprit, n'a plus l'importance qu'il détenait pour la nôtre. L'incroyant dit : « Science vaine ». Et le chrétien lui-même va bien plus à la doctrine par le truchement de la prédication qu'aux représentations graphiques, ou plastiques, qu'il tient pour fragmentaires, pittoresques, convenues et surtout « artistes ». Qu'est-ce que tel détail figuré du cycle de Noël ou du cycle de Pâques, en face de l'insondable trésor de charité et de doctrine amassé autour de saint Paul dans les *Actes* et dans les *Épîtres* ?

Et toutefois la connaissance des images, et les images elles-mêmes, se sauvent pour avoir été « la Bible du pauvre », de l'illettré. De ce point de vue, elles gardent leur valeur sociale et populaire. Plus haut, elles reflètent fidèlement jusque dans le détail la pensée religieuse et ses étapes le long des siècles écoulés. Enfin, elles nous rendent toujours présent cet être unique et qu'on a pu croire à jamais éteint, mais qui, au moins dans une élite, tend à revivre aujourd'hui, adapté aux exigences contemporaines : « l'artisan d'art » du Moyen Âge chrétien. Au surplus, marquons-le, la valeur didactique du Maître dépassait la matière de son enseignement. L'ancien normalien ne cessait de doubler le médiéviste. Sa parole et son exemple proposaient à ses élèves, sans jamais le leur dire, un parfait atticisme de pensée, de goût, de méthode et de forme. La vibration chrétienne faisait le reste... Et qu'on ne croie pas étrangères à la Bourgogne ces quelques considérations, si propres au maître, au professeur, ... puisque ses disciples bourguignons (et il en subsiste un certain nombre) en ont été imbus. — Henri DAVID.

HENRI BEIS

(1892-1954)

Les dernières vacances viennent d'enlever brutalement, au début de septembre, l'un des plus fidèles amis des *Annales de Bourgogne*, Henri Beis, professeur agrégé d'histoire au lycée Henri IV.

De vieille souche limousine — il aimait à le rappeler — Henri Beis était né à Sens en 1892 et, toute sa vie, il témoigna un profond attachement à ces confins bourguignons où il a voulu venir reposer.

H. Beis ne sembla pas d'abord être destiné à l'histoire : après de brillantes études au lycée de sa ville natale, il prépara Polytechnique. Cette orientation fut malheureusement brisée par deux ans de maladie qui de-

1. Voir le passage dans son *Napoléon*. Éditions de Paris, 1952, p. 254 (à propos du physiologiste Bichat).

vaient lui laisser une santé précaire, mais en même temps une pensée calme et réfléchie, portant autour d'elle comme un halo de clarté et de bonté.

Les mathématiques le cédèrent alors à l'histoire et H. Beis était licencié à la veille de la guerre de 1914-1918. Sa santé l'écarta des hostilités et l'enseignement s'ouvrit à lui à travers divers postes jurassiens. C'est là qu'il rédigea son mémoire de diplôme sous la direction d'Albert Mathiez, patronage qu'il rappelait volontiers, en y ajoutant toutefois, non sans quelques pointes, très modérées d'ailleurs, que ses vues sur son sujet ne concordaient pas toujours avec celles du maître. C'est là aussi qu'il franchit le cap de l'agrégation en 1921. C'est de là enfin, que marié et père de deux enfants, il revint à son vieux lycée de Sens.

A Sens, le professeur s'affirma pleinement, avec son esprit clair formé par les mathématiques qui donnait une charpente solide et simple à ses leçons, un tracé net et expressif à ses croquis, avec ce souci de précision qui lui faisait ne rien dire qui ne fut vraiment frappé au coin de la plus sûre et de la plus récente information, avec ce souci de montrer qui lui faisait évoquer tel paysage ou telle époque en des descriptions que sa langue impeccable rendait encore plus attachantes, avec ce dévouement que n'arrêtait jamais la moindre fatigue.

A Sens également, le professeur se doubla d'un fervent de l'archéologie et de l'histoire locale. Sans doute, l'érudit se mêlait-il déjà au professeur dans telles visites aux somptueuses verrières de la cathédrale ; mais la pensée de l'historien-géographe qu'était devenu Henri Beis s'exprima surtout à la Société archéologique de Sens ou dans les *Annales de Bourgogne*. Un double thème retenait en effet sa réflexion sur le plan à la fois de l'histoire et de la géographie. Il était d'abord soucieux de préciser les appartenances de ces marches régionales sénonaises et de montrer la fusion en elles des paysages bourguignons, des horizons champenois et des aspects, prédominants ceux-là, propres à l'Île de France. Un autre sujet lui tenait aussi à cœur ; l'étude des routes frayées à travers cette région de passage qu'étaient devenus tout naturellement les pays groupés le long ou à portée de la vallée d'Yonne, routes de pèlerinages auxquelles il avait pensé un jour consacrer une thèse, ou routes plus modernes dont il recherchait les tracés variés dans les *Guides* de la Renaissance ou du XVIII^e s. Le géographe, ami du maître Demangeon, se mêlait en lui au fervent du Moyen Age.

C'est ainsi que, venu à Paris au lycée Henri IV en 1936, il y fut appelé à créer de toutes pièces la préparation à l'École des Chartes et s'y chargea de l'histoire du Moyen Age. Durant plus de quinze ans, il allait désormais ne plus vivre que pour ses « chartistes », comme il avait vécu naguère pour ses lycéens sénonais : œuvre que le ruban de la Légion d'Honneur vint récompenser voici quelques années. Il ne cessait plus de fouiller ce Moyen Age qu'il aimait déjà tant, dépouillant tout ce qui lui était consacré et en faisant part à la Société des Professeurs d'Histoire et de Géographie en des comptes-rendus sans doute brefs, mais toujours étudiés, au jugement parfois sévère, mais toujours juste et bon, même lorsqu'il usait d'ironie, bien discrètement d'ailleurs. A cette même société, il défendait

sans cesse son Moyen Age, espérant toujours le voir venir au programme des grandes classes des lycées. Enfin, ses travaux s'orientaient de plus en plus vers les déroulements bourguignons de cette époque : Beis se penchait sur saint Germain d'Auxerre ou, l'an dernier encore, sur saint Bernard, avec ce souci de toujours donner précision ou indication sur des temps qui lui étaient devenus familiers.

Mais le professeur ou l'érudit médiéviste ne saurait faire oublier l'homme, car les trois étaient fondus en lui, et c'était là son charme si prenant. Qu'on allât frapper à sa classe ou chez lui, toujours un sourire vous accueillait qui mettait en confiance ; puis, que l'on marchât à ses côtés au sortir d'Henri IV ou qu'on restât dans son bureau, on ne voyait plus le temps passer, tandis que se préparait pour le moment du départ tout un bagage glané avec une étonnante sûreté dans une mémoire claire et ordonnée : des problèmes s'éclairaient peu à peu, des perspectives s'élargissaient, et le même sourire vous accompagnait jusqu'au seuil, ne vous laissant partir que réconforté et armé vers de nouvelles recherches. L'histoire médiévale était à l'ordinaire l'occasion de ces entretiens, et nombreux étaient aussi ceux qui le consultaient par écrit, parfois de très loin, car il était devenu le spécialiste auquel on vient dans les difficultés.

Cependant, Henri Beis était aussi d'une telle bonté qu'on pouvait frapper à sa porte pour des sujets fort éloignés de l'histoire du Moyen Age. Il n'est que d'évoquer le rayonnement qui fut le sien à Fontenay-aux-Roses et dans toute la banlieue méridionale de Paris. Ce père d'une famille nombreuse et admirablement unie y était aussi l'animateur des groupements familiaux, auxquels il apportait son talent de conférencier sans doute, mais aussi la sagesse de ses conseils.

Sous cette vie d'apparence modeste, s'éteint donc une immense richesse, car, plus loin que ces travaux et ces articles, c'est un rayonnement et une marque profonde qu'a laissés Henri Beis chez ceux qui l'ont approché : le témoignage d'une conscience merveilleusement droite et d'une science historique toujours très sûre, le souvenir d'un dévouement total à sa vocation d'enseignant et d'éducateur. — Jean-Paul MOREAU.

TRAVAUX PUBLIÉS PAR HENRI BEIS

1. — *Etude sur la détermination du territoire des Sénonis*, dans le Bull. de la Soc. archéologique de Sens, t. XXXIV (1925), p. 174-185. ♦
2. — *Conférence de M. Henri Beis faite à Sens pendant l'hiver 1928-1929 : Sens en Bourgogne ou Sens en Champagne ?* Sens, E. Duchemin, 1930, in-8°, 16 p. ♦
3. — *Les itinéraires de Paris en Bourgogne d'après les premiers guides routiers*, dans les *Annales de Bourgogne*, t. II (1930), p. 117-135. ♦
4. — *Problèmes routiers. Les grandes routes entre Armançon et Ouche, aujourd'hui et autrefois*, dans les *Ann. de Bourg.*, t. III (1931), p. 113-119. ♦
5. — *Itinéraires bourguignons de pèlerinage au début des temps modernes (résumé)*, dans le *Congrès Nicolas-Rolin (Beaune, 3-6 juillet 1932)*, 9^e congrès de l'Association bourguignonne des Sociétés savantes, Beaune, 1932, p. 76-77. ♦
6. — *Origines des idées de Vauban sur la statistique*, dans le *Congrès Vauban (Avallon, 20-22 juillet 1933)*, 10^e congrès de l'Association bourguignonne des Sociétés savantes, Avallon, 1935, p. 189-193. ♦
7. — *La position routière de Chalon-sur-Saône à la fin du Moyen Age (résumé)*, dans *Compte-rendu du 11^e congrès de l'A.B.S.S. Chalon, 1934*. Chalon, 1935, p. 82-83. ♦
8. — *Les reliques de saint Martin à Chablis*, dans le Bull. de la Soc. arch. de Sens, t. XXXIX (1934-1936), p. 341-347. ♦
9. — *La place d'Autun dans la cartographie antique (résumé)*, dans le *Centenaire de la So-*

ciété éduenne et 13^e Congrès de l'Association bourguignonne des Sociétés savantes, 7-10 juin 1936. Autun, 1936, p. 101. ♦ 10. — *Quartiers et maisons de Sens vers le milieu du xv^e s.*, dans le *12^e congrès de l'Association bourguignonne des Soc. savantes (Dijon, 26-28 mai 1935)*. Dijon, 1937, p. III-III5. ♦ 11. — *Croquis géographiques. Certificat d'études. La France d'Outre-mer, la France.* Paris, Hachette, 1939, in-8°, 48 p. ♦ 12. — *La traversée de Sens au xviii^e s.*, dans le *Bull. de la Soc. arch. de Sens*. t. XLI (1939), p. 11-17. ♦ 13. — *Marges régionales. Les pays de l'Yonne inférieure*, dans les *Ann. de Bourg.*, t. XIII (1941), p. 274-294. ♦ 14. — *La France métropolitaine et la France d'Outre-mer. Exercices cartographiques.* Coulommiers, impr. Brodard et Taupin, 1947, in-8°, 48 p. ♦ 15. — *Sur la détermination de la cité gallo-romaine et de l'ancien diocèse d'Auxerre*, dans *Saint-Germain d'Auxerre et son temps*, communications présentées à l'occasion du 19^e congrès de l'Association bourguignonne des Sociétés savantes réuni à Auxerre (29 juillet-2 août 1948), pour commémorer le 15^e centenaire de la mort de saint Germain d'Auxerre. Auxerre, 1950, in-8°, p. 27-38. ♦ 16. — *La place prise par l'abbaye de Clairvaux, au temps de saint Bernard, dans la rivalité entre le comte de Champagne et le duc de Bourgogne*, dans les *Mélanges saint Bernard*, 24^e congrès de l'Association bourguignonne des Sociétés savantes (8^e centenaire de la mort de saint Bernard, Dijon, 1953). Dijon, 1954, in-8°, p. 28-31.

Signalons en outre quelques notices nécrologiques et quelques comptes-rendus dans le *Bulletin de la Soc. des prof. d'histoire* et dans les *A B* (not. une notice sur Maurice Prou, *A B*, t. II, 1930, p. 408-411).

GEORGES BOUCHARD

(1877-1954)

La Bourgogne vient de perdre, en la personne de Georges Bouchard, décédé subitement à Dijon le 15 novembre 1954, un écrivain qu'elle pouvait considérer vraiment comme l'un de ses fils. Voué de nos jours plus que jamais, et plus que la plupart des provinces françaises, à l'invasion incessante des allogènes, notre pays en fixe un grand nombre sur son sol et offre souvent des thèmes à leurs essais littéraires ou à leur goût pour la recherche érudite. Mais combien, parmi ceux de nos contemporains qui emploient à l'étude des régions bourguignonnes, à la glorification de leurs vins, à l'histoire de leurs hommes ou de leurs monuments, leur talent souvent remarquable, peuvent-ils se dire des Bourguignons véritables et, comme Georges Bouchard, revivre le passé local par le dedans autant que le décrire par le dehors ?

Né à Dijon en 1877 au sein d'une famille complètement indigène, élève du vieux lycée de la rue Saint-Philibert, puis de celui du boulevard Thiers, étudiant de la Faculté des sciences de la rue Monge, collaborateur de son père, dès 1902, dans une savonnerie établie en un faubourg de Dijon, directeur enfin, à partir de 1905, de cet établissement, dont il allait augmenter considérablement l'importance, Georges Bouchard portait en lui l'esprit profond d'un lieu, et d'une famille attachée à ce lieu. Il pratiquait le culte du travail, et surtout en éprouvait le besoin ; c'est pourquoi l'on ne tarda pas à voir cet industriel se doubler d'un savant, qui conquit dès 1908 le titre de docteur ès-sciences avec une thèse de chimie. La chimie fut en effet, et resta, la spécialité fondamentale de l'ingénieur savonnier : il ne l'abandonna jamais ; il s'en aida pour développer sa grande usine et il y puisa la ferme méthode dont il utilisa les principes lorsque, cédant à une inclination ressentie dès ses années de lycée, il se donna loisir d'ajouter